

CHAPITRE I

Nous avons pris la route de bonne heure, espérant arriver à bon port en début d'après-midi. Notre voiture vient de passer la frontière. Le front appuyé contre la vitre de la portière, je regarde défiler les arbres, les prés, les champs.

Je ne reconnais rien du paysage qui s'offre à moi : il y a vingt-quatre ans que j'ai quitté la France. En 1945, je suis partie sans me retourner, abandonnant un champ de ruines. Je retrouve, aujourd'hui, une immense terre inconnue : mon pays, où tout m'est étranger.

Mon mari conduit vite, jusqu'à ce que nous quittions l'autoroute pour nous perdre dans la campagne, emprunter les chemins sinueux qui serpentent vers le village qui nous attend.

Mes yeux errent sur le ciel d'un bleu serein, sur les fermes des environs qui s'y découpent, sur le tableau de bord, sur la clef de contact qui, de temps en temps, laisse échapper un cliquetis parce que nous passons sur une route pavée, sur le porte-clefs qui y est relié. C'est une simple plaque d'or rectangulaire, que mon mari m'a offerte pour notre dernier anniversaire de mariage, et où s'enchevêtrent tendrement nos initiales : un D et un E, gravés l'un au-dessus de l'autre, qui brillent en croisant un rayon de soleil.

Nos enfants, Thomas et Sébastien, sont installés à l'arrière. Je perçois leur bavardage comme un vague bruit de fond, le pépiement d'oiseaux auxquels l'on ne prête qu'une attention distraite.

Ils viennent en France pour la première fois, en de bien tristes circonstances : nous assisterons, demain matin, aux obsèques de mon père. Il a eu un infarctus avant-hier, et ma mère nous a aussitôt fait parvenir un télégramme, dans le petit hôtel suisse où nous goûtions, pour quelques jours, aux joies de la montagne.

La messe de funérailles aura lieu à onze heures, et je suppose qu'il y aura foule sur les marches de l'église...

La peur me noue le ventre quand je songe qu'il me faudra croiser tous ceux que j'ai connus autrefois, être confrontée au passé, aux souvenirs que je calfeutre depuis près d'un quart de siècle dans un coin de ma mémoire, et qui rejaillissent soudain, bien malgré moi.

Ils sont là... Ils s'imposent, ils s'ingénient à me poursuivre, sans répit, ne me laissent en détacher mon esprit un seul instant. Et ce sont eux, autant que la mort de mon père, qui m'inondent les yeux de larmes.

Le décor de mon enfance apparaît enfin, au détour d'une route asphaltée qui était jadis un chemin de terre. Je me souviens des maisons qui ne comptaient jamais plus de deux ou trois étages, et dont les hautes fenêtres rectangulaires étaient closes par des volets de bois, de l'église, au clocher fêlé, des magasins aux devantures étroites. Quelques grandes villas ont été bâties au bout de la rue principale, et s'écartent avec dédain d'immeubles à appartements; des boutiques qui se veulent modernes ont chassé les petits commerces, qui attiraient la confiance en affichant fièrement « De père en fils ».

Que sont-ils devenus, les commerçants ?

Les épiciers semblent s'être « retirés des affaires »... et pour cause, me dis-je, en me remémorant ce qui s'est passé pendant la guerre. Mais leur maison s'est entichée d'une véranda, et je reconnais les cyprès qui formaient une haie clôturant leur verger, les dalles mouchetées qui mènent à leur porte. Le salon de coiffure est devenu un magasin de vêtements. La boucherie a disparu, cédant le pas à une vaste exposition de jouets.

La bonneterie des Clément a été phagocytée par la boulangerie, qui lui était mitoyenne; je vois se dessiner, à côté de la modeste source de pain quotidien d'autrefois, exiguë, tout en angles, une vitrine immense qui doit laisser passer des flots éblouissants de lumière, naviguant entre les plantes vertes semées entre les tables, et où est peinte l'inscription alléchante qui racolera une clientèle distinguée et oisive : « Salon de thé et de dégustation ». Suit la liste des spécialités de la maison.

Je me demande qui est assis là, à siroter tranquillement une boisson chaude, en grignotant des douceurs, et qui dirige les nouveaux venus au royaume de Mercure.

J'ai envie de fermer les yeux, mais la curiosité me tourne la tête. Je ne reconnais pas les gens qui se promènent, pas même la vieille dame à la démarche mal assurée qui entre dans la pâtisserie avec une mine gourmande.

Les gens... Vont-ils, eux, me reconnaître ? Ou passerai-je pour une vague cousine de province, pour une tante oubliée du défunt ? Fol espoir. Ils me reconnaîtront : ils n'ont pas perdu la mémoire. Ce serait trop beau ! Je vais devoir, une fois encore, les affronter, être jetée en pâture à leurs sarcasmes. Ils m'identifieront au premier coup d'œil, ces si braves gens ; je les vois d'ici. Ils me lanceront des regards réprobateurs, se donneront des coups de coude, se parleront à l'oreille, feront, au beau milieu d'une messe d'enterrement, des messes basses :

– Regardez, murmureront-ils, tout tremblants d'indignation. C'est elle ! C'est bien sa fille, celle qui a...

Suivra la liste non exhaustive de mes crimes.

– Comment a-t-elle osé revenir ? Et lui ? Comment ose-t-il, lui, mettre les pieds dans une église ? Notre église ?

Ils n'ont pas oublié...

Les habitants du village se connaissaient tous, de mon temps, et je suppose que c'est encore le cas aujourd'hui, qu'hélas, rien n'a changé. Je les imagine, réfractaires à toute forme d'évolution, centrés

sur leur vie intérieure, leurs petites préoccupations, les ragots. En fonction de la virulence de ces derniers, les habitants daignaient, ou non, saluer ceux qu'ils croisaient, et le « bonjour », remplacé parfois par un signe de tête discret, était une forme de reconnaissance, de carte de membre d'un club très fermé : celui des « gens bien ».

Être privé de cet honneur signifiait une mise en quarantaine, une atteinte à la dignité.

Leur petit monde était divisé en deux : le vulgus pecum s'inclinait, plein d'un respect envieux, devant les notables : l'avocat, le notaire, la pharmacienne, le curé... et mon père, qui était médecin. Au sommet de cette pyramide trônait Philippe, mon parrain, qui est aussi l'ami d'enfance de ma mère. Il recueillait, à chaque pas, des coups de chapeau, accompagnés d'un « Bonjour, Monsieur le Comte », prononcé humblement.

Il habitait au château qui n'était pas, comme son nom pourrait le laisser supposer, un monument historique classé, une vieille bâtisse aux murs épais, flanquée de tours surmontées de donjons, aux caves humides, aux oubliettes menaçantes infestées de toiles d'araignées, ceinte par un cours d'eau, close par un pont-levis. Sa demeure n'avait de « château » que le nom. C'était une grande maison blanche, rectangulaire, perchée au sommet d'une colline, au centre d'un jardin aux vastes pelouses ornées de fleurs, aux chemins ratisés avec un soin jaloux par une cohorte de jardiniers. Elle toisait fièrement les hectares de bois et de terres des fermes alentour, qui faisaient partie de la propriété. Elle était dotée de tout le confort moderne, comptant plusieurs salles de bain de marbre et le chauffage central, luxe dont peu de familles françaises profitaient alors. La porte d'entrée, très haute, s'ouvrait sur de vastes réceptions, aux plafonds sculptés de petits anges, et auxquelles succédait un splendide escalier de chêne à la rampe modelée de torsades, conduisant aux nombreuses chambres. Les couloirs abritaient des antiquités, des tableaux de maître, des portraits des ancêtres de Philippe et Sybille. Les meubles, produits de leurs héritages respectifs, étaient tous

anciens, signés, et ornés de statues de bronze, de chandeliers, de vases chinois, de souvenirs de lointains voyages.

J'ai un petit pincement au cœur en repensant à ces superbes vases chinois, que j'aimais tant, et auxquels il est, aussi, arrivé malheur...

Quant à nous, nous habitons une grande maison, située à l'orée des terres de Philippe, et dont le rez-de-chaussée était partagé en deux : le cabinet de mon père et la salle d'attente, que l'on atteignait par une allée latérale, recouverte de graviers qui gémissaient sous les pas, étaient dotés de leur propre porte d'entrée. Une autre porte qui menait vers la cuisine, le salon et la bibliothèque, s'ouvrait sur une seconde allée qui coupait le jardin bordé de rosiers, clos par une barrière de bois, limite de notre territoire. Notre maison était un peu en retrait des rues les plus animées, un pied dans le village, l'autre déjà dans les arbres qui annonçaient la forêt cernant le château.

Notre domaine...

Je sursaute au moment où je l'aperçois qui se dessine à l'horizon, et me rends compte qu'il a pris la teinte azur du ciel : j'ignorais que la façade avait été repeinte, abandonnant son éternel gris pâle, un peu mélancolique, qui évoque, dans ma mémoire, l'état d'esprit qui était mien le jour où je l'ai quittée. Cette maison fière, un peu trop vive, comment va-t-elle me recevoir ? Comme une vieille amie, un enfant prodigue ? Ou comme une intruse ?

Mais je n'ai pas le temps de m'abandonner au spleen : déjà, mon mari a parqué la voiture, les enfants en sont sortis, et, sur le porche, je vois apparaître ma mère, Philippe, et François, mon jeune frère, alertés, sans doute, par le crissement des pneus sur les gravillons.

François et mon mari s'étreignent ; ils se vouent, depuis toujours, la plus tendre affection.

Philippe me tombe dans les bras, ne me lâche qu'après m'avoir emprisonnée de longues minutes contre son épaule :

— Faut-il qu'un drame surgisse pour que je puisse, enfin, te voir revenir auprès de moi ?

Depuis vingt-quatre ans, je reçois de mon parrain des lettres où perlent, entre les lignes, comme des gouttes de rosée, sa tristesse, sa nostalgie, son désespoir de me savoir au loin.

— Philippe, pourquoi ne viens-tu pas me voir plus souvent ? ai-je demandé inlassablement, encore et encore.

Je n'ai jamais obtenu que des réponses évasives à cette question, et n'ai jamais compris ce qui l'emmurait en France, l'empêchait de rester plus longtemps auprès de moi : ses visites, ses quelques pauvres rendez-vous annuels qui ne duraient que quelques jours avaient un relent de clandestinité, un arrière-goût de gêne, voire, de peur... Aujourd'hui, il est bien décidé à savourer nos retrouvailles. Il a les yeux trop humides, le sourire tremblant et mal assuré. Mais il se domine et aide mon mari à sortir les valises de la voiture.

Ma mère m'a embrassée, serrée dans ses bras, ne m'accordant toutefois qu'un pâle reflet de la chaleur que m'a offerte mon parrain. Ensuite, elle et mon mari se sont seulement serré la main. Comme d'habitude.

Et, malgré les circonstances, elle ne lui a pas offert l'aumône de l'appeler par son prénom. Restera-t-il « monsieur » jusqu'à la fin ?

Après que j'eus poussé un soupir, à pas feutrés, nous pénétrons dans notre ancien mas de cocagne. Sur le seuil, je marque un temps d'arrêt ; la vieille pendule de l'entrée, antique souvenir de ma grand-mère, choisit cet instant précis pour égrener trois coups. Je souris à ce signe de bienvenue, ne me doutant pas de la déception qui m'attend, puis reconnais, au fond du hall, le grand escalier d'acajou très foncé, majestueux, fidèle à l'image que j'ai gardée de lui, et qui s'envole vers les chambres.

J'aligne quelques pas, et risque un œil dans le salon, avant que mon regard ne s'aventure vers les autres pièces, et la surprise me stupéfie. Mon « chez moi », qu'est-il devenu ?

Abasourdie, je dresse le bilan des petits changements qui ont tout bouleversé, m'empêchant de me plonger dans le passé, semblant renier mon retour, me chasser une seconde fois.

La bergère à fleurs, que nous approchions du feu de bûches, les soirs d'hiver, a été remplacée par un canapé de velours beige. Mes disques ont disparu, relégués Dieu sait où. Le phonographe a été largué, lui aussi, au bénéfice d'un pick-up aux allures étranges, et le téléphone est devenu ce bloc de plastique, compact, futuriste. Et ce piano, contre le mur ? Que peut-il bien faire chez nous ? Chez nous, où personne ne joue du piano ?

Si la bibliothèque (qui est attenante au bureau de mon père) et la salle à manger sont restées semblables à elles-mêmes, le domaine de notre bonne a, lui aussi, subi des transformations agressives : le grand bassin de cuivre où mitonnaient les confitures est devenu invisible, les casseroles de fonte émaillée se sont changées en drôles d'ustensiles d'aluminium, le garde-manger a été remplacé par un frigo (à deux étages !) et le vieux fourneau, par une cuisinière au gaz. Quant aux chaises, ce ne sont pas les chaises qui étaient là le jour de mon départ. La table non plus !

J'encaisse, l'une après l'autre, ces images qui trahissent mes souvenirs, images aux couleurs étranges, comme celles des papiers peints choisis sans goût.

Mais François m'appelle, et sa voix, comme par miracle, ressuscite notre enfance, fait renaître l'insouciance de jadis, dans ce décor qui se veut tout à coup familier.

François...

Je n'ai pas pu être une grande sœur pour lui : seize ans nous séparent. J'étais beaucoup trop âgée pour être une vraie compagne de jeux. Je fus plutôt une confidente, une trop vieille amie, une trop jeune maman. Malgré notre différence d'âge, une complicité de « vieux copains de régiment », comme nous appelait notre père, nous liait de rires, de sous-entendus et de cachotteries. Elle fut d'autant plus solide que mon mari et mon frère se sont toujours entendus à merveille, dès l'instant où leurs regards se sont croisés.

Il faut dire que François a été un enfant d'une intelligence hors du commun, qui avait des intuitions tout à fait étonnantes ; à cinq ans,

déjà, il nous surprenait. Il commença à lire bien avant d'aller à la grande école, et est doté d'une mémoire prodigieuse. Il comprend tout sans qu'on ne lui dise rien : comme s'il lisait dans les pensées. Il a voulu suivre les traces de notre père, et devenir médecin. Je garde un doute quant à la véracité de sa vocation, me demandant souvent si mon père ne l'a pas influencé dans son choix. Mon frère me semble trop sensible, trop compatissant pour contempler, sa vie durant, la souffrance des autres, même si ces autres ne lui sont rien. Il se peut qu'à force d'entendre notre père répéter qu'il exerçait le plus beau métier du monde, François ait fini par le croire... Et il a pris la relève, comme disait le vieux Maréchal. Il s'est inscrit à l'université, a fait ce que son géniteur attendait de lui : il a fait honneur à la famille.

Je pense, du reste, qu'il réussira magnifiquement : il est jeune, il est beau (et cela compte aussi, même pour les intellectuels) et il sait se mettre à la place de ceux qu'il côtoie, s'abaisser au niveau des petites gens, rester simple et courtois, même avec les plus pauvres. Il est gai, enjoué, il a de la conversation...

Sous l'occupation, ses bavardages ont d'ailleurs failli nous coûter cher. Nous avons beau lui répéter d'apprendre à se méfier un peu, rien n'y faisait. Il ne soupçonnait personne d'être capable de la moindre méchanceté. Il n'était pas à proprement parler naïf, mais on mesure toujours les autres à son aulne. Aujourd'hui, c'est en silence qu'il aide mon mari à monter les valises et à en déballer le contenu.

Je les suis à l'étage, la main glissant le long de la rampe qui protège la mezzanine et défile le long du couloir, pour atteindre les chambres. La première, dont la porte est jalousement close, est celle de ma sœur, Louise, disparue en 1945. La suivante, dont la fenêtre s'ouvre sur le jardin, est spacieuse, claire, et à l'abri des bruits de la rue. C'est là que nous dormirons ce soir, Thomas et Sébastien préférant trouver refuge dans la chambre d'amis.

François nous aide à ranger les quelques vêtements empaquetés à la hâte dans la garde-robe ancienne, taillée dans le même bois clair

que celui du lit recouvert de fleurs trop gaies. Quand tout est en ordre, nous descendons déjeuner.

Suzanne, notre femme de ménage, m'accueille avec autant d'affection que Philippe; elle occupera toujours la place d'une alliée indétrônable, d'une seconde mère. Elle a préparé un rôti de veau et des pommes de terre, auxquels personne ne veut toucher : les assiettes restent pleines; seul le verre de vin de Philippe se vide un peu trop vite, se remplit un peu trop souvent. Et le silence nous enveloppe, tandis que la vieille pendule de l'entrée marque la demie. C'est moi qui finis par le rompre, lâchant la question qui me brûle les lèvres :

— Qui sera là, demain ? Je veux dire : parmi ceux que j'ai connus ?

C'est François qui me répond :

— Madame Legrand.

— Et le fils du boucher ?

— Georges ? Non, il n'habite plus ici depuis longtemps. Personne ne sait où il est parti, dit-il, tandis que mon parrain baisse les yeux. Mais ne t'inquiète pas, Lisa. Nous ne laisserons personne vous approcher. Nous formerons un rempart infranchissable, et ils n'auront pas l'occasion de montrer les dents. Et puis, Caroline, elle aussi, te protégera. Elle a raconté, à maintes reprises, ta vraie histoire. Les gens savent ce qui s'est vraiment passé. Il n'y aura pas d'incident.

Je ne demande qu'à le croire...

Et les heures de l'après-midi s'égrènent, comme les perles d'un chapelet. Nous voyons le soir tomber, tendre son linceul noir sur le paysage, et, toujours en silence, Philippe s'apprête à rentrer chez lui. Je le raccompagne. Sur le seuil, il ne parvient pas à me quitter.

— Combien de temps resterez-vous ? demande-t-il d'une voix qui se veut détachée.

— Nous partirons demain, après le déjeuner qui suivra la messe.

— Déjà ? fait-il d'un air désolé. Ne pouvez-vous rester quelques heures, ou même, un petit jour de plus ?

– Je suis navrée de te faire de la peine, mais tu sais que le village me terrifie.

– Allons, ne crains rien. Demain, je serai là, moi aussi. Le premier qui osera te faire une remarque désobligeante le regrettera, je te prie de le croire ! Je l'écraserai, je le pulvériserai, je le...

– Calme-toi, dis-je. Tu sais bien que ce ne sont pas quelques paroles perfides qui me font peur, mais le passé...

– Il ne te rattrapera pas. Nous l'en empêcherons, je te le jure !

Il regarde les trois marches qui mènent vers le trottoir, les heurte du pied à plusieurs reprises, sans se résoudre à les descendre.

– Lisa, reste quelques jours. S'il te plaît...

Sa voix s'est dangereusement enrouée ; ses yeux, que je suppose embués, se posent sur l'horizon et me fuient.

– D'accord, dis-je. Si maman veut bien que nous...

– Elle veut bien ! s'empresse-t-il de répondre, avec un enthousiasme lumineux. Tu sais, elle se languit de vous, jour après jour. Elle ne va pas refuser de t'héberger, si tu l'en pries. Alors, repose-toi bien. Essaie de dormir. Dis-toi que tu comptes un régiment d'amis qui t'adorent, et que les autres n'ont pas d'importance.

Nous nous embrassons. Philippe renaît. Sur ses lèvres apparaît même une ombre de sourire.

– À demain, ma petite Lisa. À demain, répète-t-il à plusieurs reprises en se retournant.

Arrivé au coin de la rue, il me fait un dernier signe puis s'éloigne. Je le perds de vue et rentre chez nous.

*
**

Nous nous couchons tôt, après avoir remercié Suzanne qui, imitant Philippe, ne s'est décidée à partir qu'à la nuit tombée. Je sais qu'elle sera là très tôt demain matin, avant même que nous ayons ouvert les yeux : elle veut, elle aussi, grappiller chaque minute de ma présence.